

aussi touchante illusion), sollicitèrent de sa haute bienveillance une apostille à la pétition qu'ils adressaient à l'Assemblée Nationale : ils demandaient tout simplement que leur ville remplaçât Digne comme chef-lieu de département. L'apôtre de la Liberté entendit justifier leur confiance : il recommanda la pétition de Riez dans des lettres qu'il écrivit à Mirabeau et Barnave, « étant ceux qui font tourner la grande machine ».

Pourquoi faut-il que la Roche Tarpéienne soit si voisine du Capitole? En ce temps-là, déjà, le Midi était plus riche en belles paroles qu'en écus sonnants. A Nîmes et à Toulon, Legros fut éconduit avec force compliments, mais l'argent était si rare! Aix vit la déconfiture complète du missionnaire républicain, avec cette aggravation que « le département ne le reçut pas bien ». Les pierres de la Bastille ne se vendaient plus, et la bourse du placier était vide. Palloy, qui encaissait volontiers, avait oublié complètement son commis-voyageur dans la répartition des bénéfices.

Heureusement la Providence veillait, sous la figure du directeur de la Comédie, qui reconnut Legros pour l'avoir vu jouer la tragédie à Paris. Témoin de sa détresse, il l'engagea, en ami, à remonter sur les planches; et comme le boniment nécessaire au placement des petites Bastilles n'avait pas fait oublier à Legros son répertoire, notre homme, qui n'avait peut-être pas diné la veille, s'estima fort heureux d'endosser le caftan d'Orosmane.

Le voilà donc en scène. Il se complait dans son rôle, s'écoute parler, et lance avec une telle énergie le fameux vers :

Je hais le monde entier, je m'abhore moi-même

que des « applaudissements violents » accueillent ce cri d'horreur.

Ici encore reparait la Roche Tarpéienne. Dans tout le reste de la pièce, le nouvel acteur est outrageusement sifflé.

— Infâme cabale! s'écrie Legros.

Et le pauvre diable lâche une fois de plus le sceptre des rois pour reprendre le bâton du voyageur. Enfin, arrivé à Marseille, il y trouve des fonds que Palloy lui fait tenir; et il en profite pour regagner au plus tôt Paris.

Ce qui donnait un certain ressort à l'éloquence emphatique et redondante de ces comédiens de troisième ordre, qui cumulaient la plupart du temps leurs fonctions d'agitateurs politiques, officiels ou officieux, avec leur triple métier d'acteur, d'auteur et de directeur, c'est qu'ils savaient profiter, en adroits professionnels, des événements sensationnels de la Révolution, pour mettre en avant leur encombrante personnalité.

Voici, par exemple, Dorfeuille, « acteur tragique », — non pas le Dorfeuille des Variétés-Amusantes, — qui, en attendant son heure, répand par milliers sa brochure *La Lanterne magique patriotique*, dédiée de la sorte aux *membres des Amis de la Constitution de Toulouse, Bayonne et Montpellier* :

« Frères et amis, jadis on dédiait les ouvrages à des Rois; je dédie
» le mien à des hommes libres. Je suis, frères et amis,

» Votre égal,

» DORFEUILLE,

» Membre de toutes les Sociétés ci-dessus, auteur du
» *Coup de grâce de l'Aristocratie* (Toulouse, 1790). »

Suivant une habitude qui n'est point passée de mode, cet apôtre de la Liberté se plaint d'un complot ourdi contre son talent par ses camarades du Théâtre-Français :

« J'ai été renvoyé du Théâtre de Paris par Monsieur Despotisme,
» coalisé avec l'aristocratie de la Comédie-Française. J'avais démontré
» dans ce pays-là que, pour bien jouer la tragédie, il faut une âme répu-
» blicaine et de bonnes mœurs ».

Le point culminant de sa carrière politique, c'est le jour où, sur le théâtre de Bayonne, il prononça l'oraison funèbre de Mirabeau.

« La France entière, couverte du crêpe de la mort, pousse des cris lugubres et redemande au ciel le plus grand de ses législateurs. La mort d'un tel homme, citoyens, est un soleil qui s'éteint pour le malheur du monde. Frémissez, ennemis de la France, frémissez, fauteurs de l'antique esclavage, frémissez, serpents de l'aristocratie! Quittez, quittez enfin la vieille peau et rajeunissez-vous aux doux rayons de la liberté. Français, homme régénéré, jouis de ton bonheur! Tu n'avais que cinq sens avant la Révolution: eh bien! tu viens de conquérir le sixième: la Liberté! »

Un tremplin du même genre devait se prêter aux variations acrobatiques d'un acteur-auteur des théâtres forains de Paris, Camaille Saint-Aubin, lorsque la France eut l'heureuse fortune d'être débarrassée de ce fou sanguinaire qui avait nom Marat. Saint-Aubin écrivit, fit représenter et imprima le drame *l'Ami du Peuple*, se recommandant aux amateurs de spectacles par cette déclaration fulgurante :

« Un événement cruel vient d'attrister le cœur des républicains prononcés : Marat est mort assassiné, et les traîtres qu'il a dénoncés existent ! Mais leur triomphe ne sera pas de longue durée. Qu'ils tremblent ! Il existe encore des âmes énergiques... »

» Mon âme, toute de feu, dirigera contre eux l'opinion publique et mon corps se présente aux coups des assassins. »

Camaille Saint-Aubin était un trop petit personnage pour susciter une nouvelle Charlotte Corday; mais il n'est pas sans intérêt de constater l'espèce d'hypnotisme que Marat exerçait alors sur l'âme — Saint-Aubin dit bien le mot — du comédien.

Déjà, plus de trois années auparavant, le 22 janvier 1790, quand le bataillon de la garde nationale connu sous le nom de *bataillon Henri IV* et commandé par l'horloger Carles, vint pour arrêter Marat décrété par le Châtelet, ce fut une émotion très vive dans le quartier, émotion qui eut son contre-coup jusque chez les comédiens. Précisément devant le café Procope se tenaient Petit et Marsy, tous deux de la maison de Molière, d'ailleurs d'honorables inconnus. Marsy, chaudement appuyé par son camarade, dit à haute voix que c'était une indignité de voir le bataillon Henri IV procéder, dans un quartier qui n'était pas le sien, à l'arrestation d'un « homme qui ne faisait que du bien ».

Un autre fantoche, moins sinistre que Marat, mais dont la fin fut aussi tragique, Chaliier, qui eut cette étrange fortune d'être défendu jusqu'à sa dernière heure par un fou de son espèce, le royaliste Chassaignon, fournit pareillement au comédien Galbois Saint-Amand l'occasion d'une excellente réclame. Cet homme, commissaire des guerres à Lyon en même temps que Ponteuil et Dumanoir, comédiens comme lui, se présenta, le 23 brumaire an II, au club des Jacobins et joua une véritable scène de mélodrame à la tribune, en racontant devant ce fidèle allié de la Montagne comment la contre-révolution était devenue souveraine maîtresse dans la seconde ville de France.

— « Vous voyez dans votre sein, s'écria-t-il, le dernier président des infortunés Jacobins de Lyon. Je me nomme Saint-Amand; je fus le compagnon du malheureux Chaliier, comme lui voué à la mort. Il eut dix boules pour être guillotiné, je n'en eus que neuf. J'échappai, mais je voudrais avoir donné ma vie pour ma patrie et qu'elle fût utile à quelque chose. »

(A suivre.)

PAUL D'ESTRÉE.

PETITES NOTES SANS PORTÉE

XCVI

UN PRÉCURSEUR FRANÇAIS DE HANSLICK (1)

A mes graves lecteurs et jolies lectrices.

Connaissez-vous Chabanon?... Moi non plus!

Je revenais de la fête charmante du bi-centenaire de La Tour en sa bonne ville de Saint-Quentin, je rentrais enivré du souvenir lumineux de la Collégiale et du Musée Lécuyer, quand j'ai trouvé sur mon bureau rayé d'un romantique et bleu clair de lune cette obligeante communication du *Méneestrel*, qui vous intéressera vivement tous et toutes...

La voici, telle quelle, à part une épithète trop flatteusement redoutable à la pudeur des *Petites Notes sans portée*!

Cher Monsieur Heugel,

Permettez-moi de venir vous prier de vouloir bien attirer l'attention de votre badin collaborateur, M. Raymond Bouyer, sur un ouvrage original de Chabanon, paru à Paris et traduit en allemand quelques années après, en 1787, plus de soixante ans avant la publication du livre d'Édouard Hanslick!

L'ouvrage de Chabanon contient toutes les idées, toutes les propositions de celui de Hanslick. J'ai fait, il y a quelques années, dans la *Gazette musicale de la Suisse romande*, un article ayant pour titre: *Chabanon précurseur de Hanslick*. Dans cet article, j'ai cherché à prouver qu'il n'y avait, dans le livre de Hanslick, aucune idée capitale, originale, qui ne se trouve aussi dans celui de Chabanon. Dans deux colonnes parallèles, côte à côte, j'ai reproduit des extraits des propositions principales des deux ouvrages. Chacun pouvait constater, non seulement l'identité des idées, mais encore l'identité des termes employés par les deux auteurs.

Mon article ayant été reproduit par des journaux de musique en Allemagne, Hanslick écrivit une lettre dans laquelle il affirmait n'avoir connu Chabanon ni en allemand, ni en français! Cette affirmation, de la part d'un critique musical de la valeur d'Édouard Hanslick, nous étonnait: il devait connaître ces ouvrages. N'importe! Elle m'imposait silence, et la polémique s'arrêta là.

Que M. Raymond Bouyer ait la patience de refaire notre travail comparatif et peut-être constatera-t-il que les mérites (si mérites il y a), que *l'originalité*, la *priorité* de la fameuse proposition de Hanslick « que la musique n'a pas de pouvoir expressif », appartient à Chabanon — et non pas à Hanslick!

Recevez, etc.

MATHIS LUSSY.

(1) Cf. *le Méneestrel* des 4, 18 et 25 septembre 1904.

Qu'en dites-vous, lecteurs érudits, et vous, jeunes lectr ces inconnues dont aucun La Tour n'a révélé le sourire? Ou plutôt vous ne dites rien du tout, vous brûlez silencieusement de connaître l'article de l'auteur de *l'Anacrouse* et le numéro révélateur... Je détiens l'un et l'autre à votre intention.

GAZETTE MUSICALE DE LA SUISSE ROMANDE, III^e année, 7 mai 1896. — *Chabanon précurseur de Hanslick*: huit colonnes initiales, signées MATHIS LUSSY, DE STANS. Je résume ce captivant article, où l'intègre analyste de *l'Expression musicale* et du *Rythme* commence par déclarer que nul ouvrage d'esthétique moderne n'apparut plus sensationnel que le traité *Vom Musikalisch Schönen* (Vienne 1854), du Prof. Dr Eduard Hanslick. Vers 1866, le futur auteur de *l'Anacrouse* le « dévorait »; il le communiquait à ses amis, à M. Gevaert, aux regrettés Bovy-Lysberg et Victor Wilder, avec l'entrain d'un glouton de la Renaissance ou d'un La Fontaine s'écriant: « Avez-vous lu Baruch? » Une surprise, pourtant: comment cet Hanslick, avocat subtil du *Beau musical* et de « l'essence spécifique » de l'art sonore, pouvait-il sacrifier d'emblée Wagner à Brahms et ne pas tressaillir, avec la jeunesse des concerts, à cette nouvelle incarnation de la Beauté fugitive qui touche la terre de son pied radieux dans le pur prélude de *Lohengrin* avant de remonter à sa patrie céleste? Pascal a dit vrai: ce n'est pas la raison, mais le sentiment qui saisit la Beauté! Sur ces entrefaites, en bouquinant sur les quais, le jeune Mathis Lussy jette les yeux sur un vieux livre intitulé: *De la Musique considérée en elle-même, et dans ses rapports avec les Langues, la Poésie et le Théâtre, par M. Chabanon...* Chabanon? Quel est cet illustre inconnu? Voyons son livre: mais c'est, presque mot pour mot, la thèse originale de Hanslick... Et qu'en dit Fétis? Son dictionnaire enseigne, sous la rubrique CHABANON: « Traduit en allemand et publié, en 1787, à Leipzig, par Hiller, sous le titre: *Ueber die Musik und deren Wirkungen*. Dans son ouvrage, plein de vague et de déclamation, Chabanon n'a rendu aucun service à l'art. Il était fort peu versé dans la théorie, et toutes ses vues se sont tournées vers une espèce de métaphysique obscure qui n'est d'aucune utilité... » Mais on sait ce que vaut l'esthétique elle-même du savant Fétis! Les seuls mots d'« accent rythmique » et de « ponctuation musicale » lui faisaient prendre en pitié la douce folie du novateur Mathis Lussy... Cabanon, Chabanon, pour Fétis, c'était tout un... c'était de la métaphysique! Chabanon, pourtant, n'est point si méprisable puisqu'il contient d'avance tout Hanslick. Hanslick et Chabanon, vous voici côte à côte, et quel anxieux quart d'heure le premier de vous deux — ou plutôt le second — va passer! 1^{re} thèse de Hanslick: L'expression des sentiments n'est pas le but ni le contenu de la musique; eh bien! cet élément *négalif* est dans Chabanon. II^e thèse de Hanslick: Le Beau musical est *sui generis*: c'est la musique elle-même, en son autonomie; eh bien! cet élément *positif* est dans Chabanon. Le lucide Chabanon n'a-t-il pas noté que *jamais* les sons ne désignent précisément un objet, que la musique ne peut différencier les nuances de la tendresse et qu'elle ne *peint* qu'avec des *contrastes*? N'a-t-il pas écrit positivement que les sons ne sont pas *l'expression* de la chose, mais la chose même? Avant l'esthète viennois, le penseur français a surpris l'antagonisme entre la parole et le chant sur la scène et la parenté de la musique avec l'architecture qui n'a point de modèle dans l'univers; en face de la nature ou de l'âme, il a parfaitement deviné que la musique « a bien un *contenu*, mais de nature purement musicale » (a traduit Hanslick)... Enfin, comprendre ou sentir la musique, ce n'est pas chercher le soleil ou la lune dans l'armature ou sous la note, et l'imagination du musicien consiste à trouver de belles formes qui chantent... Hanslick et Chabanon sont d'accord.

Et dans la correspondance (*Eingesandt*) d'un journal musical de Hanovre, *Harmonie* (n° du 15 février 1897), un professeur de Paris, M. Jean Etlin, s'étonne, après cette comparaison, du silence de Hanslick, d'autant plus étonnant que l'auteur du *Beau dans la Musique* a cité Boyer parmi tant d'autres (ô typographes, ne composez pas Bouyer...), — Boyer, auquel Chabanon attribuait le mérite d'avoir eu, le premier, l'idée de son livre, en une brochure parue à Langres... Dans une réponse (*Erwiderung*) datée de *Wien, 14. Januar 1897*, le Prof. Dr Eduard Hanslick déclarait ignorer le nom de l'auteur aussi bien que son livre: il aurait été ravi tout le premier de les citer à l'appui de sa thèse; mais l'ouvrage est inconnu dans les bibliothèques de Vienne (*Es ist auch heute noch in ganz Wien kein Exemplar davon in den Bibliotheken aufzutreiben...*) (sic). Le paon ne lâchait point ses plumes.

Après avoir constaté que M. Charles Beauquier, l'auteur du *Beau musical* (1869), ne citait pas non plus Chabanon, devenu « rareté », M. Mathis Lussy demandait finement à l'éditeur Fischbacher de réimprimer ce dernier pour donner un pendant à la traduction du professeur Hanslick par Charles Bannelier... Associons-nous encore à ce vœu spirituel, en remarquant une fois de plus qu'on est toujours fils de

quelqu'un et que les *Hanslickistes* se consolent à la pensée que les aperçus géniaux de Wagner sur le drame musical, la salle obscure et l'orchestre invisible se trouvent déjà dans Beaumarchais, dans Choron, dans Grétry...

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(POUR LES SEULS ABONNÉS A LA MUSIQUE)

Nous ouvrons le dernier recueil d'Ernest Moret, publié sous le titre d'*Elle et moi*, sur des poésies de Georges de Porto-Riche, et nous en donnons ici le premier numéro: *Tu peux baisser la tête*. Poésies et musique de ce petit livre sont écrits dans un sentiment tout moderne. C'est une note toute vive, toute primesautière en son intimité, non encore entendue dans l'œuvre de Moret. Cela est douloureux toujours, mais avec moins de tristesse résignée; on y sent percer souvent l'ironie amère et cruelle, quelquefois même la révolte et l'emportement.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

De notre correspondant de Belgique (29 septembre). — La saison, si brillamment commencée, continue par de nouveaux succès. La reprise d'*Aïda* et celle de *Mignon* ont été des plus heureuses. La première a confirmé l'excellente impression qu'avait produite M. Lafitte dans *les Maîtres-Chanteurs*; sa voix, cette fois encore, a fait merveille. Dans *Mignon* nous avons revu, à côté de la ravissante M^{lle} Eyreams, M. Muratore, — qui est décidément un chanteur d'une rare distinction et d'un sentiment pénétrant, — et M^{lle} Baux, une agréable Philine. Puis, de nouveaux débuts se sont succédé. Dans *Werther*, M^{me} Muratore a fait apprécier des qualités de charme, un peu timides encore; et dans *Carmen*, M^{lle} Cortez a conquis le public par sa vivacité, sa jolie voix et sa sincérité espiègle de bohémienne toute mignonne. La direction annonce pour demain une reprise de *la Navarraise*, avec M^{me} Paquot, — qui fut admirable dans *Aïda*, comme dans *la Tosca*, — et, pour samedi, une reprise de *la Muette de Portici*, représentée déjà cette semaine, à l'occasion des fêtes traditionnelles de septembre, pour les enfants des écoles communales, qui ont fait à MM. Lafitte et Bourbon un enthousiaste triomphe. Ensuite viendront, la semaine prochaine, la reprise de *Louise* avec M^{lle} Cesbron, prêtée par l'Opéra-Comique pour quelques représentations, et celle de *Manon*, pour les débuts de M^{lle} Alda. Celle-ci chantera aussi la Marguerite de *Faust*, lors de la très prochaine reprise de l'œuvre de Gounod, entièrement remontée à neuf. Les répétitions de *Pépita Ximenez*, l'ouvrage inédit de M. Albeñiz, marchent concurremment avec celles du *Jongleur de Notre-Dame*. En novembre commenceront les représentations de M. Van Dyck dans *la Valkyrie*, puis dans *Tristan*. *L'Alceste* de Gluck sera pour un peu plus tard, quand viendra M^{me} Litvinne, ainsi que *Fidelio*, avec M^{me} Paquot, le *Don Quichotte* de M. Jaques-Dalcroze, que la direction voudrait pouvoir donner cette année encore, et le reste, où l'imprévu même ne manquera pas. Ainsi, à mesure que la saison avance, le programme se fixe; et souvent, dans les théâtres où l'activité règne comme ici, c'est le travail de la veille qui détermine celui du lendemain.

Au chapitre de l'imprévu, MM. Kufferath et Guidé espèrent bien pouvoir inscrire le nom de M^{lle} Calvé. La grande artiste est en ce moment à Bruxelles, où elle est venue pour applaudir, au Parc, *l'Hirondelle* de M. Nicodémi, jouée par Réjane. Tout fait présumer que son passage dans notre bonne ville n'aura pas été perdu pour nous et qu'il en résultera une promesse de représentations pour cet hiver, quand le moment sera propice. M^{lle} Calvé chanterait *Carmen*, *la Navarraise*, *Cavalleria*, *Sapho* peut-être... Tel est le rêve, que nous souhaitons pour les Bruxellois voir se réaliser.

L. S.

— Un congrès de pédagogie musicale se tiendra du 6 au 8 octobre à Berlin, sous la présidence de M. Xavier Scharwenka. Parmi les questions inscrites à l'ordre du jour, nous relevons les suivantes: l'Esthétique musicale et son introduction dans l'enseignement pratique; la Physiologie du jeu instrumental et la technique des liaisons; Réformes dans les signes de notation; l'Art du chant et sa culture; Réformes dans le domaine de l'enseignement du chant dans les écoles.

— Au théâtre de l'Ouest de Berlin, la saison d'automne a commencé brillamment par des représentations de *Fledermaus* (*la Chauve-Souris*). Une chanteuse d'opérette récemment engagée, M^{lle} Paula Linda, a interprété avec beaucoup de succès le rôle de Caroline dans le petit chef-d'œuvre de Johann Strauss.

— Il y a huit jours, dans la nuit de samedi à dimanche, le feu a pris dans les coulisses du Théâtre-Lessing, à Berlin. Les dégâts sont évalués à quatre-vingt mille francs environ.

— A l'Opéra de Dresde, on prépare les premières représentations de deux ouvrages lyriques nouveaux, *la Danse des morts*, d'Alexandre Siks, poème de Max Möller, et *Barfüssele*, de Richard Heuberger. La principale reprise de la saison sera celle des *Macchabées* d'Antoine Rubinstein, qui ont été joués pour la première fois à Berlin le 17 avril 1875 et n'ont pas été entendus à Dresde depuis dix-sept ans.